

« PRENDRE LE SENS DE LA LETTRE »
OU DIRE LA PRATIQUE DE LA TRADUCTION
DANS LES ADAPTATIONS DU *NARRENSCHIFF* (1497-1509¹)

Anne-Laure METZGER-RAMBACH

À l'époque où les adaptateurs du *Narrenschiff* de Sebastian Brant écrivent leurs *Nefs*, il n'est pas de passage d'un texte d'une langue dans une autre qui ne soit *translation*, le terme moderne de traduction n'étant pas encore en usage². Le succès du *Narrenschiff* dans les pays germaniques fut relayé dans le reste de l'Europe grâce à la traduction-adaptation de Jacob Locher, la *Stultifera navis*³. Cette *Nef* latine suscita elle-même des adaptations en français et en anglais : *La Nef des folz* de Pierre Rivière⁴ en vers français, *La Nef des folz* de Jean Drouyn⁵, *La grant Nef des folz du monde*, anonyme⁶, puis *The Shyp of folys of the worlde* d'Alexander Barclay⁷ et celle de Henry Watson : *The Shyppe of fooles*⁸. Les chapitres repris de façon presque immuable de *Nef* en *Nef* recensent les fous, invectivent et menacent ceux qui se refusent à retrouver le chemin de la vertu au nom d'un Jugement qu'il faut craindre. De chapitre en chapitre, l'auteur rappelle, dans un apparent désordre, au faux savant, au mari complaisant devant les infidélités de sa femme, à celui qui présume de ses propres forces, ou encore à celui qui sacrifie tout à l'argent, qu'ils sont des fous, que si Dieu est miséricorde il est aussi justice et qu'ils seront jugés selon leurs péchés. La constante mention de la justice divine accompagne une progression dans l'ouvrage, renforcée par l'analyse de la situation politique établie par Brant : le péril turc constitue à ses yeux un argument décisif pour rappeler à tous que la Fin des temps est imminente et qu'il ne s'agit pas de tergiverser.

Pour chacune de ces *Nefs*, la confrontation du texte source avec sa traduction révèle que loin d'être une réplique exacte du texte initial – horizon idéal d'une traduction parfaite – la nouvelle version s'en écarte profondément. S'ils ne livrent pas une réflexion théorique de grande ampleur sur la traduction, les adaptateurs des *Nefs* apportent plusieurs remarques qui ont valeur de programme. Ils reprennent en effet à leur compte les termes d'un débat déjà ancien sur la bonne traduction. Geste de révérence à l'égard des autorités passées, l'inscription de ce lieu commun peut sembler dénuée de toute portée. Nous voudrions montrer qu'il présente l'intérêt d'introduire les intentions créatrices des adaptateurs et de tisser des liens solides entre traduction et réécriture.

¹ Cet article vient approfondir un passage du chapitre III de notre *Texte emprunté. Étude comparée du Narrenschiff de Sebastian Brant et de ses adaptations*, Paris, Champion, sous presse.

² Voir *supra* l'article de Mireille Huchon, n. 1 et l'article de Marcel Françon, « Notes sur le vocabulaire. Poète, poésie, humaniste, traduire, cavillation », *B. H. R.* XXIX (1967), pp. 159-161, et plus particulièrement p. 160.

³ Bâle, Bergmann de Olpe, mars 1497. Une autre *Nef* latine, abrégé du *Narrenschiff* de Brant est le fait de Josse Bade ; elle est publiée à Paris en 1505 sous ses presses.

⁴ Paris, Marnef, 1497.

⁵ Lyon, Balsarin, 1498.

⁶ Paris, Marnef, février 1499/1500.

⁷ London, Pynson, 1509.

⁸ Westminster, Wynkyn de Woorde, 1509. Les pièces liminaires de cette *Nef* ne présentent pas de différences majeures avec celles de Jean Drouyn, c'est pourquoi nous avons préféré ne pas les reprendre dans cet article.

TRADUIRE MOT A MOT ?

La composition d'une bonne traduction repose sur un principe : il faut éviter la traduction littérale (*ad verbum*) et lui préférer la traduction libre (*ad sensum*) qu'on lui oppose traditionnellement. Sur ce point, Jacob Locher ne fait pas exception, qui écrit dans son « *Argumentum* » :

*Nolim tamen arbitretur fidus laboris nostri lector verbum non verbo minimus reddere, ut Flaccus ait. Sensus enim dumtaxat notasque vernaculi carminis simplici numero latine transtulimus*⁹.

(Cependant je ne voudrais pas que le fidèle lecteur de notre ouvrage pense que nous avons rendu le mot à mot, comme Flaccus [Horace] le dit. En effet nous avons seulement traduit le sens et les remarques du poème vernaculaire en latin avec un rythme simple.)

Son choix en faveur de la traduction *ad sensum* est justifié par une référence explicite à l'*Art poétique* d'Horace transmis au Moyen Âge par saint Jérôme dans la *Lettre à Pammachius*¹⁰ :

[...] *nec verbum verbo curabis reddere fidus*
Interpres.¹¹

(tu ne te soucieras pas de rendre chaque mot par un mot, tout en restant fidèle interprète.)

Elle est accolée chez saint Jérôme à une seconde référence latine, extraite du *De optimo genere oratorum* de Cicéron :

*In quibus non pro verbo verbum necesse habui reddere, sed genus omnium verborum vimque servavi*¹².

(Je n'ai donc pas jugé nécessaire d'y rendre chaque mot par un mot ; pourtant quant au génie de tous les mots et à leur valeur, je les ai conservés.)

Ces deux passages convoqués par le Père de l'Église sont en fait détournés de leur véritable contexte pour lui venir en aide dans une polémique où il est accusé de s'être comporté en mauvais traducteur¹³. Il utilise dans le cadre d'une réflexion sur la traduction, une condamnation du mot à mot qui n'avait en fait que peu de rapport chez Horace et Cicéron avec la fidélité en traduction.

Malgré cette transmission fautive, la position en faveur de la traduction fidèle au sens est très répandue à l'époque où Locher écrit¹⁴ ; elle s'inscrit dans une conception du langage dissociant fortement le sens et son expression matérielle, le mot. Elle est décelable chez Alexander Barclay lorsqu'il relate la manière dont il a procédé pour établir sa propre version du *Narrenschiff* :

I have oversene the fyrst Invencion in Doche and after that the two translation in Laten and Frenche whiche in blaming the disordred lyfe of men of our tyme agreeth in sentence : threfolde in

⁹ Jacob Locher, *op. cit.*, « *Argumentum* », f. 10 v°. Ce passage est traduit p. 6 dans la *Nef* de Jean Drouyn, f. 12 v° dans celle de Barclay, f. 4 v° dans celle de l'Anonyme de Marnef, il est absent de celle de Pierre Rivière.

¹⁰ Dans *Lettres*, texte édité et traduit par J. Labourt, Paris, Les Belles Lettres, 1953.

¹¹ *Art poétique*, v. 133-134.

¹² J. Locher, *op. cit.*, V, 14, édition et traduction d'E. Courbaud, Paris, Les Belles Lettres, 1967. A la suite de H. M. Hubbell, nous retiendrons plutôt « style » et « force » pour traduire « *genus* » et « *vim* » comme celui-ci le propose dans *De Inventione. De optimo genere oratorum, Topica*, Loeb Classical Library, Cambridge Mass., Harvard University Press, 1949.

¹³ Sur l'histoire de cette transmission et le rôle joué par saint Jérôme, voir R. Copeland, *Rhetoric, Hermeneutics and Translation in the Middle Ages*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995 [1^e éd. 1991], pp. 27-35, G. P. Norton, *The Ideology and language of translation in Renaissance France and their humanist antecedents*, Genève, Droz, 1984, pp. 57-65. Nous nous permettons de renvoyer à notre *Texte emprunté*, éd. citée, pp. 93-98.

¹⁴ Voir G. P. Norton, *The Ideology...*, *op. cit.*, p. 121.

language wherefore wylling to redres the errors and vyces of this oure Royalme of Englonde¹⁵.

(J'ai examiné la première invention en allemand et ensuite les deux traductions en latin et en français, qui s'accordent par le sens pour blâmer la vie désordonnée des hommes de notre temps, cherchant ainsi dans trois formes de langue à corriger les erreurs et les vices de notre royaume d'Angleterre.)

Le travail de comparaison préalable à la rédaction de sa traduction se concentre sur le sens des trois versions connues de lui, il lui permet de livrer ce constat rassurant : si l'on s'en tient au seul sens, l'harmonie des langues est toujours possible puisqu'elles s'accordent pour servir la vertu.

Notons déjà à ce stade de l'analyse que le privilège accordé au sens a pour conséquence indirecte de valoriser la langue cible dans le processus de traduction, puisqu'elle peut prétendre véhiculer le sens au même titre que la langue source. On dénie à celle-ci le mérite d'avoir la première permis l'expression d'un message, comme si la transmission exacte de la signification dans un nouvel idiome ne devait pas présenter de difficulté.

Sans remettre en cause le privilège réservé au sens, deux adaptateurs, Jean Drouyn et l'Anonyme de Marnef, nuancent dans leur reprise du *topos* initialement formulé par Locher la nature des relations qui unissent le mot et le sens. La traduction de l'« *Argumentum* » de Locher par Jean Drouyn révèle ainsi que la distinction entre sens et mot peut aboutir à un autre rapport entre ces deux pôles du langage :

Toutteffoys ne pensés, lecteurs, que j'aye de mot à mot redigé ce livre d'alemant en latin, car j'ay seulement (ainsy que dit Flaccus) [Horace] prins le sens de la lettre [...] ; mon petit entendement [...] a laissé les egressions poetiques et fabuleuses obscurités et a l'euvre parachevé en facile sentence et familier stile¹⁶.

La structuration du langage telle qu'elle est conçue par Drouyn passe par une articulation subtile entre sens et mot qui confère une nouvelle épaisseur au langage. Extracteur du sens, le traducteur est appelé à le dégager de l'emprise du mot, de la « lettre », grâce auquel il est transmis. L'interprétation du traducteur rend possible la composition d'un nouveau texte, mais son travail apparaît comme une opération mouvante, parvenant furtivement à repousser l'emprise des mots pour s'emparer du sens.

Le propos de l'Anonyme de Marnef sur le même sujet dévoile sa connaissance du *topos* patristique sur la fidélité en traduction. Il apporte en effet, une nouvelle explication à sa préférence pour la traduction mot à mot dans le « Prologue du translateur » :

Je simple translateur ay voulu employer mon petit et imbecille entendement à rediger les parolles et sentences latines de ce present livre nommé la Nef des folz en parolles francoyses plus me arrestant aux sentences que aux dictz. Car elles sont de plus grant efficace¹⁷.

Selon l'Anonyme, la traduction porte donc à la fois sur les mots et sur les significations même s'il conserve au sens toute sa primauté. La justification qu'il apporte à ce choix constitue une réminiscence de la formule cicéronienne. Elle correspond à une conception du langage comme force relativement répandue au début de la Renaissance. Le *Dictionnaire* de Calepinus est représentatif de cette orientation, lui qui à l'entrée *energeia* fait mention de la puissance de la voix et donne précisément *efficacitas* comme synonyme de ce terme. Ainsi selon l'Anonyme de Marnef, la qualité attendue d'une traduction est la puissance et elle passe par la recherche de sentences efficaces. Quoiqu'il n'en fasse pas mention, l'adaptateur se rapproche ainsi de la notion rhétorique d'*enargeia*¹⁸, souvent confondue avec *l'energeia*¹⁹. Il insiste sur le caractère dynamique de

¹⁵ J. Locher, *op. cit.*, f. 8 v°.

¹⁶ *La Nef des folz du monde*, p. 6.

¹⁷ *La grant Nef des folz du monde*, f. 2 v°.

¹⁸ Il s'agit de l'hypotypose ou *evidentia*. Sur la notion rhétorique d'*enargeia*, voir Perrine Galand-Hallyn, « La Rhétorique

toute traduction qui est à l'origine de la mutation du texte initial, pour qu'il aille à la rencontre d'un nouveau lectorat, inaccessible à la première version du texte.

TRADUCTEUR, CORRECTEUR ET AUTEUR

La mention du *topos* condamnant la traduction littérale et l'isolement du sens qu'il entraîne modifie le regard des adaptateurs sur le texte source et invite ceux-ci à l'écriture ou plutôt à la réécriture. Poursuivons la lecture de l'« *Argumentum* » de la *Stultifera navis* :

Quapropter et veniam presumptae nostrae audaciae ab omnibus lectoribus nos consecuturos confidimus, si prius ingenii nostri mediocritatem et teneros lanuginis annos consideraverint. Poeticas nempe egressiones, et fabulosam obscuritatem studiose preterii nudisque et nativis verborum structuris facillique sententiarum junctura, opus absolvi²⁰.

(C'est pourquoi nous espérons que nous obtiendrons l'indulgence de tous nos lecteurs pour notre audace téméraire, pourvu qu'ils considèrent avant tout la petitesse de notre esprit et les tendres années de notre jeune barbe. Bien sûr je me suis appliqué à retirer les digressions poétiques et les légendes inconnues, et j'ai parfait l'œuvre grâce à des structures de mots simples et naturelles, ainsi qu'un agencement souple des phrases.)

La traduction fidèle au sens se conjugue ici avec des considérations d'ordre esthétique qui n'ont plus véritablement à voir avec la transmission, enjeu le plus évident de la traduction. Au nom de la clarté, le traducteur s'invite dans la composition du texte pour le compléter et l'améliorer, il élargit son domaine de compétence et modifie sa position à l'égard du texte original dont il se fait désormais le juge et le correcteur. La trace de ce droit au remaniement se retrouve chez l'Anonyme de Marnef, juste avant qu'il ne marque sa préférence pour la traduction *ad sensum* :

Pour ce que les lecteurs et auditeurs de l'aage presente sont ennuyez de veoyr et oyr longues et superflues narrations, sont aussi plaisans à lire et escouter choses sommairement en brief recitées. Je simple translateur ay voulu employer mon petit et imbecille entendement à rediger les parolles et sentences latines de ce present livre nommé la Nef des Folz en parolles francoyses plus me arrestant aux sentences que aux dictz²¹.

La réflexion sur la fidélité du traducteur est modifiée par cet éloge de la brièveté puisque la liberté que le traducteur s'accorde le porte finalement à se détourner de sa source pour s'intéresser à son destinataire. L'attention prêtée aux goûts du lecteur déplace les enjeux de la traduction : il ne s'agit plus d'écrire un texte dans une autre langue, mais de présenter un livre qui conviendra à de nouveaux lecteurs.

Ce glissement dans l'enjeu de la traduction se retrouve chez Jean Drouyn, qui traduit de « rhétorique » en prose française. Il écrit dans le « Prologue du translateur » :

Considerant que la prose est plus familière à toutes gens que la rime, j'ay redigé, moy indigne, ce present livre²²,

et présente ainsi sa *Nef* :

Il vaut mieux avoir abondance de plusieurs choses que de en avoir necessité, pour ce je me suis mis

des affects », dans *Renaissance rhetoric*, éd. H. F. Plett, Berlin, de Gruyter, 1993, pp. 244-265.

¹⁹ Voir G. P. Norton, *The Ideology...*, *op. cit.*, pp. 267-287.

²⁰ J. Locher, *op. cit.*, « *Argumentum* », f. 10 v°. Ce passage suit immédiatement la première citation que nous avons faite de l'« *Argumentum* » ; il est traduit p. 6 dans la *Nef* de Jean Drouyn, f. 12 v° dans celle de Barclay, f. 4 v° dans celle de l'Anonyme de Marnef, il est absent de celle de Pierre Rivière.

²¹ *Ibid.*, f. 2 v°.

²² *Ibid.*, f. 2 r°.

à translater ce livre nommé la Nef des folz de rime en prose, pource que après que le livre a esté fait premierement en alemant, et de alemant translaté en latin par maistre Jacques Locher et de latin en rhetorique francoise. J'ay considéré que les ungz se delectent au latin, les aultres au francoys, les ungz en rime, les aultres en prose à ceste cause ay ce fait²³.

Ne pouvant tirer argument des exigences propres à la transmission d'un texte dans une autre aire linguistique, l'adaptateur s'appuie sur une autre forme de proximité qui repose sur les goûts supposés des lecteurs. Il s'agit toujours de se rapprocher des destinataires du livre, mais il n'est plus guère question de leurs compétences linguistiques. Drouyn efface ainsi la différence entre les traductions intralinguales et interlinguales.

À la faveur des préférences supposées du lecteur ou encore de la nécessité de clarifier le texte, la question de la fidélité de la traduction est supplantée par une réflexion d'ordre stylistique qui rapproche la pratique de la traduction de la rhétorique. L'usage du verbe « rediger », tant chez l'Anonyme de Marnef que chez Jean Drouyn est à cet égard tout à fait significatif puisqu'il n'a pas pour signification « traduire », mais plutôt « disposer (les parties d'un ensemble) selon un certain ordre²⁴ ». Notre hypothèse est confortée par la manière dont Alexander Barclay traduit Jacob Locher :

I have but only drawn into our moder tunge, in rude langage the sentences of the verses as nere as the parcyte of my wyt wyl suffer me, some tyme addyng, sometyme detractinge and takinge away suche thinges a semeth me necessary and superflue. Wherefore I desyre of you reders pardon of my presumptuous audacite trustyng that you shall holde me excused if ye consider ye scarsnes of my wyt and my unexpert youthe. I have in many places over passed dyvers poetical digressions and obscures of fables and have concluded my worke in rude langage as shal apere in my translacion. But the speciyl cawse that movethe me to this besynes is to avoyde the execrable inconvenyences of ydelnes whyche, as saint Bernard sayth, is moder of al vices, and to the utter derision of obstynat men delityng them in folyes and mys-governance²⁵.

(J'ai seulement traduit dans notre langue maternelle, dans un langage simple, le sens des vers, d'aussi près que le permettait la petitesse de mon esprit, tantôt ajoutant, tantôt supprimant et retirant les choses qui me semblaient soit nécessaires, soit superflues. C'est pourquoi je désire que, vous lecteurs, me pardonniez mon audace présomptueuse, croyant que vous m'excuserez lorsque vous considèrerez l'indigence de mon esprit et ma jeunesse inexpérimentée. En plusieurs endroits, j'ai retiré diverses digressions poétiques et les obscurités des fables ; j'ai accompli ma tâche dans un langage grossier comme ma traduction le révélera. Mais la raison précise qui m'a incité à exécuter ce travail, c'est d'éviter les terribles écueils de l'oisiveté qui, comme le dit saint Bernard, est mère de tous les vices, et de tourner en dérision les obstinés qui tirent leurs délices des folies et de l'inconduite.)

En réunissant les deux catégories de l'imitation, l'*amplificatio* et l'*abbreviatio* déjà décrite par Locher, Barclay rapproche le traducteur du poète. Certes les justifications apportées à ce choix d'écriture maintiennent le traducteur dans un rapport de subordination au le texte original, puisqu'il ne s'agit jamais que de le servir. L'humilité de la manière ne doit pas cacher la réalité : le traducteur se livre à un jugement critique et évalue l'efficacité du texte qu'il a pour charge de transmettre. Il intervient dans la composition du texte par le choix qu'il opère sur le texte source. Son geste lui fait prendre le pas sur l'auteur initial dont le texte fait office de réservoir au service de l'écriture d'un autre. Cette intervention du traducteur sur le texte d'origine ne va pas sans garde-fous ; en effet, Barclay fait suivre la description de sa nouvelle tâche d'un rappel de la dimension didactique de la *Nef*. Les remaniements qu'il apporte doivent servir l'édification du lecteur, et contribuer à renforcer le projet défini en premier lieu par Sebastian Brant. Le développement des compétences du traducteur, correcteur et critique, se produit dans les limites

²³ *La Nef des folz*, « Prologue du translateur », p. 1 [n. f.].

²⁴ Voir le *FEW* de Walther von Wartburg à l'entrée « redigere ».

²⁵ A. Barclay, *op. cit.*, f. 12 v^o.

d'une ambition à laquelle il adhère.

Seul Jacob Locher semble se détacher plus nettement du projet brantien, sans doute parce qu'il traduit un texte vernaculaire en latin et en conçoit une réelle fierté. Sa fibre philologique et son amour des belles lettres²⁶ le portent à établir un rapport de compétition avec Sebastian Brant que l'on ne retrouve chez aucun autre :

Laudabis discipuli tui audaciam, qui sui preceptoris saluberrima rhytmata latiali quamvis dura ac balbutienti lingua e theutonico linguagio vertit. Nec id pudoris loco habendum duco, cum et Francisci Petrarcbae philosophiae Stoici ac Meoni vatis sectatoris celeberrimi, causationes vulgares vernaculaque dictamina, Philippus Beroaldus Bononiensis, aequae praeceptor meus, omnisque vetustatis candidissimus inquisitor, cui etiam jam dudum primas partes in omni dicendi genere Italia Felsinaque viritim tribuit, in latinum sermonem vertere non est dedignatus. Idem Boccatii interpretis esse voluit. Maximi igitur spectatissimique honoris premiique loco duximus, quod me sermonis tui vernaculi, quo egregie polles interpretem esse voluisti. Illud nempe inter praecipua humanitatis genera locari solet cum a preceptore discipulus ad honores egregios elevatur. Tanti igitur te facio quantum Isocrates Platoque Socratem sanctissimum fecere. Nec cedo ea in re Theophrasto, qui Aristotelem peripateticorum fundatorem maximum maximi fecit²⁷.

(Tu loueras l'audace de ton disciple qui traduit les vers très salutaires de son maître de l'allemand en un latin pourtant grossier et balbutiant. Et j'estime qu'il n'y a pas lieu d'en rougir puisque Philippe Béroalde de Bologne, également mon précepteur, qui recherchait brillamment toute trace du passé, que, chacune de son côté, l'œuvre et Bologne placèrent, il y a longtemps, aux premiers rangs dans tous les genres oratoires, n'a pas dédaigné de traduire en latin les chansons en langue vulgaire et les écrits vernaculaires de François Pétrarque, très célèbre admirateur du philosophe stoïcien et du poète méonien. Il voulut aussi traduire Boccace. C'est donc pour nous un honneur et une récompense très grands et très éclatants que tu m'aies voulu comme traducteur de ton œuvre en langue vulgaire, qui te vaut une estime remarquable. Ceci, n'est-ce pas, est placé en général parmi les plus grandes formes de bonté, lorsqu'un disciple est élevé par son maître à des honneurs remarquables. Je t'estime à bon droit tout autant qu'Isocrate et Platon le très saint Socrate. Et je ne cède en rien à Théophraste qui fit le plus grand cas d'Aristote, le fondateur éminent des péripatéticiens.)

L'exemple de Philippe Beroalde et de ses traductions de Boccace et Pétrarque lui offre la caution dont il a besoin, signe que la littérature en langue vulgaire n'éveille pas chez lui une admiration sans arrière-pensées. Locher rappelle d'ailleurs que la *Stultifera navis* n'est pas le fruit de sa propre initiative mais répond à une demande de son maître. Les remerciements qu'il adresse à Brant pour une telle requête ne sont pas sans ambiguïté, tout comme la manière dont il célèbre son maître. Il y a certes une hyperbole flatteuse dans le rapprochement qu'il établit entre Brant et Socrate ou Aristote. Mais la référence à Socrate mérite toute notre attention. Elle rapproche en effet le poème vernaculaire de Brant de l'enseignement oral du philosophe grec, preuve si besoin était de la réticence de Jacob Locher devant le *Narrenschiff*. Elle révèle aussi la position du poète

²⁶ La préférence de Jacob Locher pour la littérature classique s'illustre, à partir de 1503, dans la querelle qui l'oppose à Zasius et Jacob Wimpfeling. Il se moque sans retenue des usages de la scolastique et des théologiens qui méprisent les poètes païens. Voir C. Schmidt, *Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du XV^e siècle et au commencement du XVI^e siècle*, Paris, Fischbacher, 1879, vol. 1, pp. 57-67.

²⁷ *In Stultifera navis*, f. 2 v^o. Le poète méonien est Homère selon une expression d'Ovide, III, IX, v. 25-27, alors qu'il rappelle que tous les poètes, dont Homère, sont mortels :

Adice Maeonidem, a quo cen fonte perenni

Vatum Pieriis ora rigantur aquis.

Hunc quoque summa dies nigro submersit Averno.

(Ajoute le chantre de Méonie, où la bouche des poètes vient, comme à une source éternelle, s'abreuver de l'eau du Mont Piérus. Lui aussi, il a eu son dernier jour, qui l'a précipité dans le noir Averno) (*Amours*, III, IX, v. 25-27, texte établi et traduit par Henri Bornecque, revu par Henri Le Bonniec, Paris, Belles Lettres, 1989, p. 90).

ami des Muses²⁸ à l'égard du juriste alsacien : toute l'admiration de Platon pour Socrate ne peut faire oublier que sans le disciple la sagesse du maître est tributaire de la plume du disciple. Locher rappelle ici son influence et l'on peut se demander à juste titre qui est le véritable débiteur de l'autre.

Reprendre un lieu commun, en l'occurrence la condamnation de la traduction mot à mot, est rarement un geste dénué de signification, même si dans le cas des adaptateurs du *Narrenschiff* de Sebastian Brant le temps a fini par morceler et émietter la réflexion sur la fidélité des traductions. Dans les pièces liminaires des *Nefs* les déclarations en faveur de la traduction *ad sensum* établissent les bases nécessaires pour constituer la traduction comme une pratique de réécriture où l'appropriation du texte premier est essentielle.

²⁸ *Philomusum* est le surnom de Jacob Locher.